

**TEXTES ET IMAGES DANS OPIUM OU LES IMAGINAIRES
CORPORELS D'UN DÉSINTOXIQUÉ**

**TEXT AND IMAGE IN OPIUM OR THE IMAGINED BODY OF AN
ADDICT**

**TESTI E IMMAGINI IN OPIUM O GLI IMMAGINARI CORPOREI DI
UN DISINTOSSICATO**

Rana EL GHARBIE¹

Résumé

Opium est le journal de la deuxième cure de désintoxication de Jean Cocteau. Dans ce journal personnel, le diariste associe notes et dessins. Le corps est le sujet principal de cette œuvre. L'imaginaire corporel déployé dans Opium varie en fonction des deux modes d'expression utilisés par le diariste. Les inscriptions journalières décrivent le sommeil et le réveil d'un dormeur opiomane. Elles soulignent les caractéristiques spatio-temporelles dans lesquelles le corps intoxiqué et désintoxiqué est ancré. Les dessins représentent les cris de souffrance du poète et marquent un arrêt sur le corps lors du processus de désintoxication. Dans cet article, il s'agit d'étudier la dualité de l'imaginaire corporel coctalien. Le continuel changement de la représentation corporelle définit le corps de l'auteur comme un lieu de passage.

Mots-clés : corps, intoxication, désintoxication, dessin, souffrance

Abstract

Opium is Jean Cocteau's second detoxification journal. The author combines writing and drawing in this diary where "the body" plays the central subject and the imagined body varies according to the diarists two modes of expression. Daily entries describe the sleeping patterns of an opium addict, outlining the spatial/temporal conditions in which the dependent or clean body is anchored. The drawings center on the recovering body and represent the poet's cries of agony. In this article, the Cocteau-esque duality of the imaginary body is investigated and the constant switch in representation is seen to define the author's body as a point of crossing.

Keywords: body, intoxication, detoxification, drawing, suffering

Riassunto

Opium è il diario della seconda cura disintossicante di Jean Cocteau. In questo giornale personale, il diarista associa note e disegni. Il soggetto principale dell'opera è il corpo. L'immaginario corporeo sviluppato in Opium varia in funzione di due modi di espressione impiegati dal diarista. Le iscrizioni quotidiane descrivono il sonno e il

¹ ranaelgharbie@gmail.com

risveglio di un oppiomane. Esse sottolineano le caratteristiche spaziotemporali nelle quali è ancorato il corpo intossicato e disintossicato. I disegni rappresentano i gridi di sofferenza del poeta, e segnano una sosta sul corpo nel processo di desintossicazione. In questo articolo, si tratta di studiare la dualità dell'immaginario corporeo di Cocteau. Il continuo cambiamento della rappresentazione corporea definisce il corpo dell'autore come un luogo di passaggio.

Parole chiave : corpo, intossicazione, disintossicazione, disegno, sofferenza

*Opium*¹ est le journal personnel de la deuxième cure de désintoxication de Jean Cocteau. Ce texte témoigne de son séjour à la clinique de Saint-Cloud de décembre à avril 1929. Dans cette œuvre, les notes et les dessins se succèdent pour former un reportage sur l'intoxication et la désintoxication, une brochure scientifique sur l'opium, un mode d'emploi pour les débutants et une œuvre qui appartient à la littérature de l'opium. « Journal d'une désintoxication » - comme le rappelle le sous-titre -, *Opium* est aussi un journal d'une intoxication, un essai sur l'art et la création, un livre critique sur la littérature, la peinture et le cinéma et finalement, un cahier de portraits-souvenir.

Le corps est le sujet principal des notes et des dessins d'*Opium*. L'imaginaire corporel déployé dans ce journal varie en fonction des différents modes d'expression utilisés par le diariste². Ainsi, les inscriptions journalières décrivent « les étapes du passage d'un état considéré comme anormal à un état considéré comme normal » et les dessins représentent des « cris de souffrance au ralenti »³. L'imaginaire corporel coctaien est donc équivoque. D'une part, l'auteur développe dans ses entrées⁴ les caractéristiques de son corps avant et après la cure de désintoxication. Ainsi, le corps est conçu en fonction de la forte présence ou de l'absence totale de la drogue. D'autre part, les dessins du poète sont un arrêt sur le corps se désintoxiquant. L'auteur exprime alors le rapport étroit entre la douleur et la conscience existentielle de sa personne.

L'imaginaire corporel de Cocteau, tel qu'il est peint dans les notes de son journal, fait référence aux épisodes encadrant son expérience de

¹ Jean Cocteau, *Opium. Journal d'une désintoxication*, Stock, 1930.

² Nous appelons « diariste » tout auteur d'un journal personnel. Il s'agit d'un emprunt à l'anglais introduit en France dans l'ouvrage de Michèle Leleu en 1952. Voir, Michèle Leleu, *Les journaux intimes*, PUF, 1952, p. 28-29.

³ *Ibid.*, p. 13.

⁴ Nous recourons au terme « entrée », défini par Françoise Simonet-Tenant comme « l'ensemble de lignes écrites sous une même date », pour nommer une inscription journalière et par extension, une section bien délimitée dans *Opium* - puisqu'il s'agit d'un journal non daté. Voir, Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Nathan, 2001, p. 19.

désintoxication, notamment la période d'intoxication. Dans *Opium*, Cocteau évoque longuement ses usages de la drogue. Le corps du diariste est alors celui d'un intoxiqué.

Le poète représente son corps ancré dans les circonstances propres à l'intoxication. Son corps d'opiomane est inscrit dans un monde régi par des règles spatio-temporelles distinctes. En effet, « l'opium brasse le passé, l'avenir » et « en forme un tout actuel »¹. Cette drogue accorde au poète la possibilité de dépasser la conscience insupportable de la rapidité et de la finitude de la vie. L'auteur note dans son journal :

*Vivre est une chute horizontale. Sans ce fixatif, une vie parfaitement
- et continuellement - consciente de sa vitesse deviendrait intolérable. Il
permet au condamné à mort de dormir*².

L'opium invite le fumeur à quitter « le train express qui roule vers la mort » et de « s'occuper d'autre chose que de la vie, de la mort »³. Selon Cocteau, le temps dans lequel évolue le fumeur est celui de la « vitesse immobile⁴ ». Afin d'illustrer cette temporalité spécifique, l'auteur explique que l'opium communique « l'état végétal » et permet au fumeur d'expérimenter « cette autre vitesse des plantes »⁵. Le diariste insiste dans son journal sur cette force que possède l'opium à distordre le temps. Par exemple, cette substance a le pouvoir fabuleux d'effacer l'existence de toute une matinée ou encore de masquer l'écoulement de six heures en les concentrant en une sensation de cinq minutes⁶. Elle promulgue le règne des « lenteurs, paresse, rêves inactifs⁷ ». À l'image de cette drogue fatale, le diariste ne date pas ses entrées. La distorsion de la temporalité ne caractérise pas seulement les rêveries du fumeur, mais aussi l'organisation même d'*Opium*. Si la temporalité d'un opiomane n'est pas conventionnelle, son journal personnel ne suit pas les règles classiques du genre.

Par ailleurs, dans son journal de désintoxication, Cocteau rappelle que l'opium est « anti-mondain⁸ » : cette drogue désocialise le fumeur et

¹ *Opium, op. cit.*, p. 123

² *Ibid.*, p. 39-40.

³ *Ibid.*, p. 48.

⁴ *Ibid.*, p. 151. Voir aussi p.85, p. 118 et p.163.

⁵ *Ibid.*, p. 158.

⁶ *Ibid.*, p. 31 : « Avec l'opium, avant onze heures, rien n'existe. » ; p. 105 « Il est onze heures du soir. On fume depuis cinq minutes ; on consulte sa montre : il est cinq heures du matin. »

⁷ *Ibid.*, p. 85.

⁸ *Opium, op. cit.*, p. 231.

l'éloigne de son entourage. L'auteur considère cette faculté de l'opium comme une véritable « libération¹ » qui le dispense des exigences mondaines futiles. Ainsi, cette substance, à l'image d'un « tapis volant² », permet au fumeur de quitter un univers ignoble et cruel et d'accéder à « un autre monde³ ». Ce processus d'évasion est souvent décrit dans *Opium* comme un voyage unique vers un lieu étrange.

Le fumeur monte lentement comme une montgolfière, lentement se retourne et retombe lentement sur une lune morte dont la faible attraction l'empêche de repartir. Qu'il se lève, qu'il parle, qu'il agisse, qu'il soit sociable, qu'il vive en apparence, gestes, démarche, peau, regard, parole n'en reflètent pas moins une vie soumise à d'autres lois de pâleur et de pesanteur⁴.

Cependant, cette évasion ne procure pas d'hallucinations. En effet, tout au long de son journal, Cocteau s'oppose à l'opiophilie romantique. Dès lors, il insiste sur la nécessité d'« en finir avec la légende des visions de l'opium⁵ ». Si dans l'univers coctalien, l'opium ne provoque pas de délires, il alimente un « demi-rêve⁶ », c'est-à-dire « d'interminables sommeils d'une demi-seconde⁷ ». Ces voyages oniriques invitent l'auteur à « tourner des couloirs et traverser des vestibules et pousser des portes et [se] perdre⁸ ». Le rêveur opiomane erre dans un no man's land, à l'image d'Enrique Rivero dans *Le Sang d'un poète*⁹ parcourant aux flux de ses curieux mouvements corporels, les couloirs de l'hôtel des Folies dramatiques. Ce voyage intérieur adoucit la réalité quotidienne du fumeur. Aux escapades assurées par l'opium s'ajoute le pouvoir de cette drogue de transformer l'espace même où se trouve l'intoxiqué. Ainsi, nous passons d'espaces irréels rêvés aux espaces réels métamorphosés.

En quittant Saint-Cloud je me répétais : C'est avril. Je suis fort. J'ai un livre auquel je ne m'attendais pas. N'importe quelle chambre de n'importe quel hôtel sera bonne. Or ma chambre de pendu, rue Bonaparte, devint chambre à se pendre. J'avais oublié que l'opium transfigure le

¹ *Ibid.*, p. 86.

² *Ibid.*, p. 104.

³ *Ibid.*, p. 86.

⁴ *Ibid.*, p. 158.

⁵ *Ibid.*, p. 111.

⁶ *Idem.*

⁷ *Ibid.*, p. 57.

⁸ *Ibid.*, p. 149.

⁹ Jean Cocteau, *Le Sang d'un poète*, 1930.

*monde et que, sans l'opium, une chambre sinistre reste une chambre sinistre. Un des prodiges de l'opium est de changer instantanément une chambre inconnue en une chambre si familière, si pleine de souvenirs, qu'on pense l'avoir occupée toujours*¹.

L'opium revêtit tout lieu d'un voile de familiarité et d'intimité. L'espace où le fumeur consomme l'opium devient aussitôt chaleureux et accueillant. Ce stupéfiant crée un univers harmonieux où le corps de l'opiomane est en symbiose absolue avec l'espace occupé². À l'exemple de la distorsion de la temporalité, celle de l'espace ne caractérise pas seulement la fumerie. Elle concerne également le journal personnel. En effet, Cocteau poursuit la rédaction de son journal à la sortie de la clinique, jusqu'en 1930. Lors de la relecture de son texte, il ajoute quelques notes, notamment celle citée ci-dessus. Ces remarques sont réparties dans le texte sans aucun lien chronologique. Encore une fois, l'auteur imite l'opium et tente de modifier l'espace interne de son œuvre. La métamorphose des lois spatio-temporelles causée par l'opium cède la place à la transgression des règles génériques inhérentes au journal.

Dans *Opium*, si le diariste privilégie l'évocation de l'intoxication, il n'omet pas de mentionner la désintoxication. D'abord, le corps désintoxiqué s'oppose nettement au corps intoxiqué. À plusieurs reprises, Cocteau rappelle que son corps drogué est en bonne santé, alors que le corps sevré est souvent malade³. Néanmoins, le corps désintoxiqué se réveille et découvre à nouveau l'étendue de ses sens. Ainsi, la désintoxication s'accompagne d'un retour de la sensualité. Au début de son journal, le poète ne s'attarde pas sur ce sujet et définit le réveil de ses sens comme « le premier symptôme net de la désintoxication⁴ ». Ce bref rappel témoigne sans aucun doute de la violence des premiers jours de cure où le retour des sens prédit la douleur indescriptible à venir. Toutefois, à la fin d'*Opium*, le poète décrit longuement la renaissance magique de son corps, désormais sensible à la beauté des gazouillements matinaux des oiseaux, par exemple⁵. La transcription du chant des oiseaux, « huit, huit, huit », onze fois dans une même entrée, exprime l'émerveillement du poète devant le charme oublié de ce simple son. En outre, au retour des sens s'ajoute celui des rêves. Ainsi, le vague souvenir d'un rêve « fantôme » est remplacé par le souvenir précis

¹ *Opium, op. cit.*, p. 65-66.

² Voir *Ibid.*, p. 105 : « Le fumeur fait corps avec les objets qui l'environnent. Sa cigarette, un doigt tombent de sa main. »

³ Voir *Ibid.*, p. 88 et 93.

⁴ *Ibid.*, p. 31.

⁵ *Opium, op. cit.*, p. 217-218.

d'un rêve « long, colorié, [...] avec des volumes et une atmosphère générale »¹. Enfin, le réveil du désintoxiqué est marqué par la résurrection de la mémoire et de la notion de temporalité.

*L'opium, qui écarte un peu les plis serrés grâce auxquels nous croyons vivre longtemps, par minutes, par épisode, nous enlève d'abord la mémoire. Retour de la mémoire et du sentiment du temps (même chez moi où ils existent très peu à l'état normal)*².

Toutefois, si dans l'entrée citée ci-dessus Cocteau oppose les conceptions de la temporalité de l'intoxiqué à celles du désintoxiqué, dans d'autres passages d'*Opium* il marque les limites de cette distinction. Par exemple, il les compare toutes les deux à la vitesse des plantes. Dès lors, le diariste rappelle que « rien n'illustre mieux le drame d'une désintoxication que ces films accélérés qui dénoncent [...] les contorsions du règne végétal³ ». Plus qu'une opposition entre ces deux états, il s'agirait plutôt de la perception intime coctailienne de la temporalité.

L'imaginaire corporel du diariste oscille entre sa toxicomanie et son sevrage. Opiomane, le corps de l'auteur fusionne avec l'espace métamorphosé en un lieu intime puis, s'envole pour parcourir les labyrinthes imaginaires d'un espace fabuleux. Fumeur, le corps de l'auteur est ancré dans un éternel présent marqué par d'étranges rythmes. Désintoxiqué, le corps du poète, fragile parce qu'attentif à ses sens et à son inconscient, déambule dans monde sévère menant à la finitude. Cocteau focalise sur les caractéristiques de son corps d'opiomane en les transposant à son écriture diaristique. Cette réflexion approfondie sur les particularités de son corps intoxiqué met en évidence sa passion pour l'effet de l'opium sur son organisme, sûrement parce que cette expérience se rapproche de sa conception de la vie. Le corps intoxiqué, se confondant avec le corps même du journal personnel, est donc celui qui représente par excellence le poète.

Dans les diverses notes d'*Opium*, le corps de l'opiomane est célébré et vénéré. Or, dans les dessins de ce journal personnel, le corps se désintoxiquant est représenté dans toute sa déchéance.

Les dessins d'*Opium* expriment la souffrance du désintoxiqué. D'abord, les images illustrent la perte d'identité du diariste et affichent une solitude extrême. La série des portraits de l'homme-pipes témoigne de cette déshumanisation. La pipe d'opium exclut l'être, le dévore de l'intérieur et

¹ *Ibid.*, p. 218

² *Ibid.*, p. 162-163

³ *Ibid.*, p. 24.

s'empare de sa consubstantialité. Cette série de portraits est marquée par une nette évolution. D'abord, le premier dessin, intitulé « Oiseau¹ », est la trace d'une tête avec des yeux en forme de pipes. Dès lors, l'identité du poète est pour l'instant préservée et seul, le regard du diariste est déformé par l'opium. Ainsi, Cocteau note un changement important dans sa perception du monde, voilée désormais par la fumée dense d'une drogue adorée. Ensuite, les pipes conquièrent les autres organes de son visage. Le portrait daté de 1928 à Saint Cloud est exemplaire de ce point de vue². Les yeux, la bouche et l'oreille du poète sont des pipes en forme de ces organes. Les pipes ressortent en relief du visage, créant de la sorte une double perspective. Indépendantes de son visage, elles accentuent l'aveuglement, le mutisme et la surdité du poète. Dans les portraits suivants, les pipes envahissent l'ensemble du visage et du corps, jusqu'à la disparition presque totale des traits humains du diariste³. L'homme n'est plus : il est l'homme-pipes. Dès lors, la représentation physique de Cocteau est réduite à une présence massive de pipes prolifiques et puissantes. L'identité du poète est menacée par la torture et la terreur de la désintoxication. Le comportement du diariste face à la souveraineté de l'opium est également changeant. Cocteau, homme-pipes asservi, souffrant, allongé et utilisant des pilules pour remplacer sa muse, devient l'homme-pipes libre, solennel, au corps droit et imposant⁴. Cocteau est tellement soumis à l'influence de l'opium, que même lorsqu'il est désintoxiqué et qu'il ne souffre plus, il reste l'homme-pipes. La crise identitaire, parfaitement illustrée dans ce journal, dépasse le simple cadre de la cure. La présence de cette drogue est éternelle.

Ensuite, certaines images d'*Opium* évoquent explicitement la violence de la douleur. Ces croquis retranscrivent deux attitudes du désintoxiqué. Ils mettent en scène le mutisme ou le hurlement du corps du poète. Deux dessins révèlent par excellence ces différentes démarches corporelles⁵. Le premier représente un homme de dos, assis sur un lit, les bras serrés sur le ventre, la tête courbée à droite. La colonne vertébrale est surdéterminée par un tracé noir qui s'étend tout au long du dos. Cette zone du corps est la source du supplice du poète : les douleurs sévères du dos sont un des symptômes courants de la désintoxication. Le diariste est ainsi entièrement absorbé par la souffrance. Le mal physique le dépeint plus que son visage, invisible dans ce dessin. La maladie du poète, qui l'occupe à

¹ *Opium, op. cit.*, p. 25.

² *Ibid.*, p. 95.

³ *Ibid.*, p. 203.

⁴ *Ibid.*, p.197 et 259.

⁵ *Opium, op. cit.*, p. 147.

chaque seconde durant son séjour à la clinique de Saint-Cloud, « [le] tenait lieu de contact » et « [l]’humanisait »¹. La souffrance physique se confond alors avec la conscience de l’existence. Cette représentation d’un corps silencieux qui sombre dans la torture est à la fois l’expression de l’aliénation du diariste aux malheurs de la désintoxication et le témoignage d’une présence à soi-même dans et par l’épuisement du corps. Le deuxième dessin illustre un homme-monstre qui hurle et gémit sa souffrance. Deux pipes, symboles de couteaux tranchants, sont plantées dans l’oreille et la poitrine du personnage. D’une blessure en forme de bouche se déverse un flot de traits informes. Le graphisme de sa jambe droite ressemble au débordement des gribouillis de lèvres. Et sa jambe gauche, amputée, est entourée par les mêmes traces chaotiques. Ce croquis se distingue nettement du premier. L’image de l’homme silencieux fait valoir la présence envahissante et paralysante de la souffrance, tandis que l’image de l’homme-monstre met en évidence la nécessité d’exprimer cette même souffrance. Le poète s’engage alors à traduire l’intraduisible. En d’autres termes, ces deux dessins d’*Opium* soulignent à la fois la difficulté et la nécessité de témoigner de l’obscurité du gouffre vertigineux dans lequel est absorbé le désintoxiqué.

Enfin, à ces séries de dessins citées ci-dessus s’ajoutent des images qui représentent le corps de Cocteau sans exprimer les souffrances et les angoisses de ce dernier. Les trois images illustrant les mains du poète² symbolisent l’acte de création coctalienne. Ainsi, la représentation du corps ne témoigne plus de la souffrance physique du diariste, mais de son pouvoir démiurgique. Le croquis de la première main tenant un feuillet où le poète marque « LES DESSINS OBSCURS DE LA PROVIDENCE » fait valoir la primordialité de l’image sur les inscriptions diaristiques. L’adjectif « obscurs », décrivant les esquisses du diariste, souligne à la fois le caractère ténébreux de ces compositions révélant une douleur inconcevable et la profondeur de la source inconnue d’où elles surgissent. L’utilisation du terme « providence » renvoie à la suprématie de l’opium qui gouverne son être et au pouvoir de la création qui transcende cette drogue. Ces deux mots soulignent alors la nature équivoque de ces graphiques qui jonglent entre deux univers distincts : la pesanteur d’une réalité écrasante et la prééminence du monde invisible du poète. En d’autres termes, cette main permet l’expression de la souffrance et par conséquent, symbolise la puissance de l’acte créateur. La deuxième main tient un stylo et une cigarette. Ce dessin révèle la réussite de l’entreprise diaristique d’*Opium*. Le

¹ *Entretiens Jean Cocteau, André Fraigneau*, Éditions du Rocher, 1988, p. 97.

² *Opium, op. cit.*, p. 15, 21 et 265.

crayon est le signe du triomphe de l'auteur et la cigarette celui du retour de la notion de plaisir. Dès lors, à l'ouverture de son journal de désintoxication, Cocteau rappelle le succès de cette activité diaristique et justifie le recours à cette forme d'écriture. Enfin, l'image qui clôt son premier journal personnel est paradoxale. « La destinée de l'oiseleur » représente la main nue du diariste. À la présence du feuillet, du crayon et de la cigarette dans les deux premiers croquis s'oppose une absence de tout support de création et de divertissement dans cette troisième esquisse. Si les deux premières mains soulignent l'urgence et la difficulté d'écrire et de dessiner, la nudité de la dernière met en valeur la libération du poète. « La destinée de l'oiseleur » est accomplie et l'indépendance du poète est célébrée¹.

Les dessins de l'homme-pipes, de l'homme-muet et de l'homme-monstre traduisent les supplices psychiques et physiques du désintoxiqué. Les mains du poète marquent la réussite de l'« expiration² » de son souffle créateur. Les croquis d'*Opium* sont des preuves de l'« état inconcevable³ » vécu par le poète et des documents qui attestent du succès de la canalisation de cet état en « lui prêtant volume et contour⁴ ». L'illustration du corps marque donc le passage d'un désintoxiqué dans les labyrinthes de la douleur, la résistance d'un malade torturé et le réveil irrévocable d'un créateur.

Dans *Opium*, le texte et l'image illustrent le corps du diariste en fonction de l'opium. Cocteau décrit son corps avant le recourt à la drogue, durant l'intoxication, durant la désintoxication et de nouveau, en l'absence de cette « maîtresse⁵ ». Le discours sur soi s'articule autour de l'opium et l'identité du poète est assujettie à cette drogue. Toutefois, la multiplicité et la diversité des images corporelles l'emportent sur cette subordination constante. Dans *Opium*, le corps est en continuel changement et sa représentation n'est aucunement stable. Les différents imaginaires corporels définissent le corps du diariste comme un lieu de passage. L'illustration du corps ne reflète pas seulement l'état d'âme du poète. À l'exemple des miroirs dans les films de Cocteau, le corps permet au lecteur de passer d'un univers à un autre. Le lecteur d'*Opium*, dont les mains se confondent à celles de l'auteur encadrant le livre, découvre les représentations corporelles

¹ Toutefois, cette émancipation est illusoire, puisque Cocteau fumera à nouveau.

² Quand Cocteau décrit le processus de création poétique, il remplace le terme d'« inspiration » par celui d'« expiration ».

³ *Opium, op. cit.*, p. 255.

⁴ *Ibid.*, p. 250.

⁵ *Opium, op. cit.*, p. 87.

de l'écrivain et accède à une autre réalité. Le corps du poète assure donc le passage du lecteur de l'espace textuel et pictural à la « zone », cette « frange de la vie » où le diariste « n'[...] est ni tout à fait mort ni tout à fait vivant »¹.

Bibliographie

Cette bibliographie reprend uniquement les ouvrages cités dans l'article. Pour une bibliographie complète des œuvres de Jean Cocteau, nous renvoyons au site officiel du comité Jean Cocteau : http://www.jeancocteau.net/oeuvre_bibliographie_fr.php. Pour une bibliographie complète des études en langue française sur le journal personnel, nous renvoyons à Autopacte, site proposé par Philippe Lejeune : http://www.autopacte.org/biblio_journaux.html.

Cocteau Jean, *Entretiens Jean Cocteau, André Fraigneau*, Éditions du Rocher, coll. Alphée, Monaco, 1988

Cocteau Jean, *Le Sang d'un poète*, 1930/1932, France, 42 mn, réalisation : Jean Cocteau, production : Vicomte de Noailles. ; → *Le sang d'un poète*, Éditions du Rocher, Monaco, 2003

Cocteau Jean, *Opium. Journal de désintoxication*, Stock, Paris, 1930

Cocteau Jean, *Orphée*, 1949/1950, France, 112 mn, réalisation : Jean Cocteau, production : André Paulvé et Films du Palais-Royal. → *Orphée. Film*, Éditions j'ai lu, Paris, 1987

Leleu Michèle, *Les journaux intimes*, PUF, coll. Caractères, Paris, 1952

Simonet-Tenant Françoise, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Nathan, coll. 128. Littérature, Paris, 2001

¹ *Orphée. Film*, Éditions j'ai lu, 1987, p. 10.